

Du lac de Gaumentaha, où l'on était venu à leur rencontre, on les conduisit comme en triomphe jusqu'à la grande bourgade du canton. Ils y entrèrent au bruit de plusieurs décharges de mousqueterie : ils furent ensuite régalez avec profusion, et, le 10 Août, ils furent introduits dans le cabanne du conseil, où ils trouvèrent les députés de tous le cantons supérieurs.

Quand tout le monde eu pris sa place, le P. Bruyas, qui était chargé de porter la parole, commença un discours qui roula principalement sur trois points, qu'il appuya de trois colliers. Par le premier, il exhortait les Cantons à se souvenir qu'Ononchio était leur père, et que leur devoir et leur intérêt les engageaient également à lui demeurer obéissans et soumis, comme il convenait à des enfans, soit qu'ils fussent en bonne intelligence avec le gouverneur de la Nouvelle York, qui n'était que leur frère, soit qu'ils eussent quelque chose à démêler avec lui.—Par le second, il témoignait son regret de la perte que la nation iroquoise avait faite de plusieurs de ses chefs, et il l'assurait de la part des missionnaires qu'ils n'avaient rien perdu de leurs premiers sentimens à son égard, malgré les maux qu'elle avait faits à plusieurs d'entr'eux.—Par le troisième, il leur déclarait que le nouveau gouverneur général était sincèrement porté à la paix, et qu'il la leur accorderait volontiers, pourvu que de leur côté ils la voulussent aussi de bonne foi ; et il leur exposa les conditions sous lesquelles il était disposé à traiter avec eux.

Il fut écouté avec une grande attention, et, suivant les apparences, avec plaisir. Quand il eut fini de parler, M. de Maricourt fit aussi un discours où il n'oublia rien pour faire comprendre aux Iroquois tout ce qu'ils avaient à craindre du ressentiment de leur père, s'ils n'acceptaient pas la paix qu'il leur offrait, à des conditions aussi raisonnables que celles qu'on venait de leur expliquer, et ce qu'ils pouvaient espérer de lui et de tous les Français, s'ils ouvraient une bonne fois les yeux sur leurs véritables intérêts.

Le lendemain, comme ils délibéraient entr'eux sur ce qu'ils répondraient aux députés français, un vieil Onnontagué et un jeune Anglais arrivèrent d'Orange, et leur dirent, de la part du chevalier de Bellamont, qu'ils se donnassent bien de garde d'écouter les Français, et qu'il les attendait dans dix ou douze jours à Orange, où il leur ferait savoir ses volontés. Cette manière impérieuse de parler choqua le conseil : "Je ne comprends pas, dit Teganissorens, comment mon frère l'entend, de ne vouloir pas que nous écoutions la voix de notre père, et de chanter la guerre dans un temps où tout nous invite à la paix."

Le P. Bruyas profita de cette disposition, pour faire obser-